

Du 1er au 3 avril 2013

Minami-Sanriku – Kesenuma – Rikuzen-Takata

Au cours des deux dernières années, j'ai beaucoup voyagé dans la région sinistrée de Toohoku, et à présent il ne me reste plus que quelques villes à visiter. Minami-Sanriku est l'une d'entre elles.

Minami-Sanriku

Le 1er avril je suis arrivé à Sendai, la ville la plus importante de la région, et de là j'ai pris le bus gratuit de l'hôtel Kanyoo. Deux heures plus tard j'étais à l'hôtel, très luxueux. Toutes les chambres font face à l'Océan Pacifique, et de la mienne je pouvais donc jouir d'un magnifique paysage. A ma fenêtre venaient des mouettes auxquelles j'ai pu donner à manger. C'est là une façon inhabituelle mais excellente de souhaiter la bienvenue. Le prix, modique – 10 500 yens soit 105 euros – incluait un dîner et un petit déjeuner de grande classe.

J'avais trouvé cet hôtel grâce à Internet et j'avais lu ensuite une série de cinq articles, parus dans le journal Mainitshi, le 26 février, et qui avaient trait à la patronne, Mme Abe Noriko. J'étais impatient de visiter l'hôtel car ces articles m'avaient touché. Ils racontaient l'histoire suivante :

Le père de Mme Abe avait tout perdu lors du tsunami de 1960 venu du Chili, si bien que lorsqu'il envisagea de faire bâtir un hôtel, il choisit un terrain solide sur un lieu élevé. Mais quand se produisit le dernier tsunami, l'hôtel fut inondé jusqu'au deuxième étage. Il y avait à l'intérieur 350 personnes : clients, ouvriers, citoyens réfugiés de la ville. L'hôtel s'occupa d'eux tous.

Lorsque l'eau se retira, Mme Abe proposa à la ville que son hôtel serve de refuge pour des familles avec enfants et des commerçants. Elle pensait que si ces familles partaient dans d'autres villes, elles perdraient l'envie de revenir chez elles, car les enfants se seraient entretemps accoutumés à leur nouveau milieu. Et elle voulait aussi que les commerçants rouvrent rapidement leur magasin ou leur fabrique de sorte que les habitants de la ville ne fuient pas vers d'autres lieux à cause des difficultés de vie.

L'hôtel reçut ainsi 600 habitants de la ville, non pas à titre de clients mais comme concitoyens. Mme Abe organisa des séances de tricotage, des lectures à haute voix d'ouvrages pour enfants, des thés et même une classe pour des élèves,

prise en charge par des étudiants. En septembre 2011, tous les réfugiés furent dispersés dans des logements provisoires. Mme Abe créa un service de bus reliant les quartiers d'habitations provisoires, afin que ces gens puissent continuer à avoir entre eux des rapports amicaux.

Quand l'hôtel reprit son fonctionnement normal, Mme Abe, sachant que les touristes hésiteraient à venir dans les régions sinistrées, étendit son service de bus en le dotant de guides. Elle veut qu'on puisse tirer un enseignement de cette immense catastrophe, qui est sans précédent et qui ne se produit qu'une fois tous les mille ans.

Pour redonner vie à la ville, il importe d'y faire venir des gens de l'extérieur. Et c'est là le rôle de l'industrie du tourisme. Mme Abe s'est toujours réjouie d'entendre dire que le tourisme stimulait sa ville et c'est encore plus vrai aujourd'hui que cela ne l'a jamais été.

(Fin de la citation)

À mon arrivée à l'hôtel, il était moins de quatre heures, j'ai donc visité le quartier central de la ville de Minami-Sanriku, nommé Shizugawa. De l'ancienne ville, rien ne subsistait à l'exception de trois bâtiments, à savoir le bureau municipal de prévention des calamités, un hôtel de quatre étages et l'immeuble de trois étages d'une compagnie.



Le bureau municipal pour la prévention des calamités. Il était jadis blanc, il est rouge à présent et d'aspect squelettique.

De part et d'autre de ce bureau municipal, existaient auparavant des bureaux principaux, en bois et à trois étages, mais ils ont été inondés et ont disparu en un instant dans le tsunami. Sur le toit de ce bureau, quarante personnes avaient trouvé refuge mais elles ont été englouties par le raz-de-marée et seulement dix d'entre elles ont survécu. Mademoiselle Endoo Miki, qui avait averti les citoyens par haut-parleur du danger présenté par le tsunami géant, disparut en même temps que son supérieur. Beaucoup d'habitants lui savent gré de son courage.

Avant le tsunami la ville comptait 17 600 habitants (5 300 familles). 600 sont morts, 250 n'ont toujours pas été retrouvés et 3 300 familles ont perdu leur maison. Sur les 107 malades et membres du personnel de l'hôpital Shizugawa, situé juste à côté du bureau municipal, 73 ont péri. Les réfugiés logent à présent dans des maisons provisoires, dont 486 se trouvent dans la ville voisine, car ici le terrain fait défaut.



La gare entièrement détruite de Shizugawa. L'herbe pousse sur les quais.

Dans les villes sinistrées j'ai pour habitude de visiter la gare. Dans cette ville se trouvait la gare Shizugawa de la ligne de chemin de fer Kesenuma. La gare et les rails avaient disparu et les quais étaient pleins d'herbe. Beaucoup de gares le long de cette ligne ont subi de semblables dommages. La compagnie ferroviaire Le Rail Japonais du Japon Oriental en prend prétexte pour vouloir fermer cette ligne, peu rentable. On est en train de construire un couloir de bus sur l'ancienne voie ferrée, que la ligne de bus empruntera en partie. On nomme ce système BRT, non en japonais mais en anglais. Cela signifie peut-être Bus-Rapid-Transport. La compagnie cherche à tromper son monde par ce sigle anglais d'apparence moderne.

En regagnant l'hôtel, j'ai dit au chauffeur de taxi : *« Vous n'êtes sûrement pas content de perdre la ligne de chemin de fer. »* Il m'a répondu, la mine furieuse : *« La question n'est pas d'être content ou pas, c'est une question de survie. Sans train, nous ne pourrons plus vivre. Les élèves ne pourront plus aller en classe. C'est une question de droits humains. »*

Je suis allé, au-delà de la gare, visiter le quartier marchand provisoire. Trente magasins y sont ouverts. Je suis entré chez un marchand de matériel photo et j'y ai acheté deux ouvrages sur la catastrophe édités par M. Satoo, photographe dans ce magasin. Dans l'un figurent trois clichés du bureau de prévention des calamités. Le premier montre plus de trente personnes massées sur la toiture, sur le deuxième le bureau est au milieu d'une énorme vague, et sur le troisième, pris le jour suivant, on voit le bâtiment à l'état de squelette. M. Satoo écrit dans le livre : « *J'ai pour mission de continuer à photographier la ville jusqu'à sa restauration, car j'ai grandi comme photographe dans cette ville.* » En feuilletant ces livres, j'ai eu souvent des larmes qui me montaient aux yeux.

Le matin suivant j'ai fait du tourisme dans la ville avec l'un des bus de l'hôtel. Il y en avait trois grands, pleins de touristes qui avaient dormi dans l'hôtel et parmi eux des filles et des garçons en assez grand nombre. Leurs parents et grands-parents pensent que les visites de villes sinistrées sont éducatives pour ces enfants. .

Kesennuma

Le lendemain matin, je me suis rendu à Kesennuma en empruntant ce BRT. Le long de la route, les ravages du tsunami étaient partout visibles.

J'ai visité le quartier sud de la ville, qui était le plus prospère, mais il n'en reste rien à présent, hormis quelques constructions en béton.

J'ai parcouru l'endroit pour découvrir des objets qui pouvaient y rester. Ces reliques montrent plus clairement la tragédie du tsunami. J'ai trouvé là une tasse ébréchée, un fer à friser utilisé peut-être par une femme travaillant dans le bar, et une horloge dont les aiguilles s'étaient arrêtées à l'heure du raz-de-marée. J'ai rassemblé déjà beaucoup de ces objets et je les expose dans ma ville avec des photos, dans le bureau de poste voisin de chez moi.

Dans l'autre port de Kesennuma, j'ai trouvé une petite boutique de vêtements qui vient de rouvrir. Avant, c'était un magasin vaste et prospère, mais le tsunami a dépossédé de tout leur avoir le couple de propriétaires, et pourtant ils ne se sont pas avoués vaincus, mais de nouveau sont allés de l'avant. Pour se donner du courage le mari a composé ce poème.

Je ne capitulerai pas, MOI!

*Pour vraiment me tenir droit,
ne pas dépendre d'autres hommes, mais de moi,
je ne capitulerai pas, MOI!*

*Longs sont les jours sombres et sans espoir
où mon coeur s'est quasiment brisé,
mais je n'ai pas capitulé et j'avance pas à pas.
Certains se moquent de ces petits pas, mais
je ne capitulerai pas, MOI!*

*Mon pire ennemi est à coup sûr mon faible coeur.
Je me bats écrasé comme si j'étais au front
et même de mon camp on me tire dessus,
mais je vais, pas à pas,
rampant même et pas tout droit,
traversant les barbelés de ce vieux monde,
je ne capitulerai pas, MOI!*

*Il me faut du courage, pas pour me consoler,
mais seul et fier me redresser,
et quand je suis debout, même gauche et même laid,
c'est ma brave dégainé à moi.
Au diable la vieille cuirasse de prétextes usés !
Courageux et sans hésiter,
je ne capitulerai pas, MOI!*

*Aimer les siens, aimer sa ville, aimer l'humanité,
tous ces amours chacun de nous les a.
Tout rétablissement commence bien par là.
Cette chaleur de mains qui se tendent vers moi
je veux la rendre un jour par mes propres mains.*

Et pour cela, je ne capitulerai pas, MOI!

Rikuzen-Takata

En allant à Rikuzen-Takata, j'ai visité la gare de Shishiori-Karakuwa, car un grand bateau de pêche est planté devant elle. Il est là depuis deux ans. Le maire de Kesenuma veut le conserver tel, mais le propriétaire veut le démolir, peut-être pour toucher l'argent de l'assurance. Déjà ont disparu bien des témoins du raz-de-marée, donc à mon avis il serait bon de conserver celui-ci et d'en faire un musée. Les victimes veulent oublier la tragédie, mais en même temps elles redoutent que

les gens les oublient. Or ,pour se rappeler la tragédie, on a besoin d'objets concrets. Et de ce point de vue-là, ce bateau convient parfaitement.



Avant, ce quartier était couvert de maisons, mais la moitié d'entre elles ont brûlé et l'autre moitié a été démolie. Devant la gare, il ne reste rien.

Je suis arrivé auprès du “Pin du miracle et de l'espoir”, dans la ville de Rikuzen-Takata. Cet arbre était le seul des soixante dix mille pins plantés sur le front de mer qui avait survécu au tsunami, mais lui aussi a fini par mourir à cause du sol gorgé de sel. Cette mort a tant désolé les gens qu'on a décidé de conserver les restes de ce pin. Son tronc, débité en sept morceaux, a été troué en son centre et on y a introduit un axe de carbone. On a recouvert l'écorce d'un protecteur chimique et les branches ont été pourvues d'imitation d'aiguilles en matière plastique. À la veille du deuxième anniversaire, ce pin se dresse à nouveau à la place qu'il occupait avant.

Ensuite j'ai marché vers le centre-ville, mais il y avait quelque chose de bizarre. Là, se dressait encore un grand magasin pour touristes, mais un luxueux hôtel de sept étages avait disparu. Au nord s'étendaient de petits lacs, dans lesquels de nombreuses mouettes se reposaient. Au-delà se trouvaient des montagnes de déchets. Mais derrière il n'y avait plus rien. C'est pourtant là qu'auraient dû être

l'hôtel de ville et un hypermarché, mais eux aussi avaient disparu. Au cours des quatre derniers mois, le paysage avait complètement changé.



Auparavant, tous les touristes se rendaient à l'hôtel de ville et priaient pour les disparus. J'étais, moi aussi, venu là dans cette intention, mais il n'y avait plus que la terre nue. La ville s'était transformée en prairie et en lacs : un paysage d'avant la civilisation humaine.



Des mouettes au repos. Au loin, un seul bâtiment resté debout. Les vagues du tsunami avaient atteint son toit.

D'après le plan gouvernemental, une digue anti-tsunami haute de 12,50 mètres serait bâtie le long du rivage, le sol d'ici à 2018 serait surélevé de dix mètres et ce n'est qu'après que l'on reconstruirait maisons et magasins. Or cela est-il possible? Y aura-t-il des gens qui voudront loger dans un tel endroit? Des habitations sises sur un pareil sol seront-elles sûres? Les citoyens désirent retrouver le beau rivage d'antan en plantant davantage de pins qu'il n'y en avait auparavant. Si l'on bâtit une digue aussi haute, quel espace restera-t-il pour les pins? Il aura l'air bien misérable, ce "Pin du miracle", dressé tout seul auprès d'une vertigineuse digue !

En regardant ce paysage désolé, j'étais plein de tristesse. J'ai pris la résolution de revenir ici le plus souvent possible pour voir comment les citoyens, ne s'avouant pas battus, redresseront leur ville. Moi non plus je ne renoncerai pas, jusqu'à ce que je voies, dans ces villes et ces villages sinistrés, l'espoir renaître.

HORI-JASUO – Traduction PAUL SIGNORET